

# Un pot à pharmacie à décor de sainte Apolline

## A pharmacy pot with a decor of Saint Apollinia

Jean-Pascal Durand

### Mots-clés

- ◆ Pot à pharmacie
- ◆ Albarello
- ◆ Pathologies buccales

### Keywords

- ◆ Pharmacy pot
- ◆ Albarello
- ◆ Oral diseases

### Résumé

L'analyse d'un pot à pharmacie à sujet dentaire peut se faire sur plusieurs registres. La lecture classique va décrire le pot en vue d'une classification typologique, géographique, chronologique. Dans notre cas, il s'agit d'un important albarello destiné à contenir du sucre de fleur de mauve, en majolique de Faenza, à décor polychrome « a quartieri » avec d'un côté, dans un large cadre ovale, sainte Apolline, et à l'opposé masque, dauphins, et rinceaux feuillagés, de l'atelier de Virgiliotto Calammetti (1550/1570). Mais cette approche ne révèle rien de la pratique pharmaceutique et dentaire au niveau prescriptif au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle. Il faut donc étudier le volume, le décor, l'image de piété, le phylactère et la typographie pour en tirer des conclusions sur l'exercice et le traitement des pathologies buccales.

### Abstract

The study of a pharmacy pot with a dental topic can be done on several registers. A classical analysis describes the pot for the purpose of a geographical, chronological, typological classification. In the present case, it's an important « albarello » which was supposed to contain purple flower sugar, a majolica of Faenza with an « a quartieri » polychrome decor: on one side, Saint Apollinia in a large oval frame and on the other side, mask, dolphins and rinceau foliage, from the workshop of Virgiliotto Calammetti (1550/1570). But, this approach tells nothing on a prescriptive level about pharmaceutical and dental practice in the middle of the 16th century. Therefore, it is necessary to study the volume, the decor, the image of piety, the phylactery, the typography, to draw conclusions on the exercise and treatment of oral diseases.

L'étude de cette importante céramique se fait sur deux registres, le premier descriptif, le second interprétatif (Fig. 1). La première analyse est classique, elle s'intéresse à la forme du contenant, au type de décors, au contexte historique, à la pharmacopée. Elle permet de situer géographiquement la fabrication et la date de réalisation. La seconde permet, grâce à l'étude des détails du décor, du champ épigraphique, du phylactère et de la calligraphie, d'appréhender la prescription médicale au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, et la place du chirurgien- barbier dans cette fonction.

## Analyse descriptive

### La forme du contenant (Fig. 2)

La forme du contenant pharmaceutique est déterminée par le contenu. L'on distingue (Chambonnet, p. 15-16, Dorveaux, Bealu, Alexandre-Bidon p. 48-49, 70, 109) la chevrette, la bouteille pour les liquides (sirop, mellites, huiles), le pilulier pour les petites préparations solides, l'albarello pour les pré-

### Correspondance :

10, place François Sicard 37000 Tours  
doc.jpdurand@wanadoo.fr



Fig. 1.



Fig. 2.



parations solides ou visqueuses de type loch ou rob, le pot canon en usage en France, les vases à grandes compositions. L'albarello - terme italien dont l'étymologie varie selon les auteurs (persane, al barani : vase à épice, ou al-burma : pot de terre, ou barama : rouler) fait référence à sa matière, la terre cuite - est un contenant cylindrique ergonomique présentant un rétrécissement au milieu et un rebord supérieur déterminant une gorge en usage sur l'ensemble des pays méditerranéens. Ce contenant est fermé par un tissu ou une feuille de cuir maintenu par un lien noué dans cette gorge. L'étanchéité de cette obturation est relative, obligeant au remplacement fréquent de la préparation. Le matériau dont il est fait influence, selon la théorie des humeurs, l'efficacité du médicament. Ainsi, la céramique étant froide n'échauffe pas l'électuaire et ne contrarie pas son action. L'or ou l'argent seraient les meilleurs matériaux mais du fait de leur prix, la céramique lustrée donnant un reflet métallique possèdera les mêmes propriétés et, de plus, étant inaltérable et lavable, le contenant peut être réutilisé sans être contaminé par une substance précédente. Classiquement il mesure de 5 à 25 cm de haut. Notre albarello haut de 46 centimètres, d'un dia-

mètre de 26 centimètres, pouvant contenir au maximum 20 litres de préparation le situe plutôt dans un hôpital ou un centre de soins ou un orphelinat important, et ne peut être réservé pour un usage privé ou à un apothicaire indépendant.

### Le décor (Fig. 3)

On note deux types de décors très différents sur les deux faces de cet albarello. Le recto montre une image de sainte Apolline traitée en grand dans un médaillon. Cette vierge sainte du III<sup>e</sup> siècle, dont l'hagiographie (Renier, p. 12-13) nous révèle qu'elle a eu la mâchoire et les dents brisées à coup de bâton et de pierres, a montré sa foi en se jetant résolument dans le feu plutôt que d'abjurer. C'est la patronne des dentistes et elle est invoquée pour calmer les douleurs de la sphère ORL. Celle-ci est vêtue d'un grand manteau de couleur verte qu'elle retient d'une main, formant ainsi un pli ressemblant à la palme d'un martyr. Dans la tradition chrétienne le manteau devrait être de couleur rouge, mais en céramique cette couleur est difficile à obtenir. De plus la prédominance





Fig. 3.

du vert a une bonne influence thérapeutique, par son côté aqueux, revitalisant et naturel (Pastoureau, p. 55-56, 58, 65, 71). La sainte se détache sur un fond de collines et de montagnes traitées rapidement, ce qui permet de dater cette céramique dans les années 1550-1570. Le verso est centré sur un motif de personnage inclus dans de la végétation: motif de feuillu typique de cette période. Il est entouré de réserves de couleurs différentes alternées, déterminant des quartiers contenant des arabesques avec dauphins, palmettes, etc. Ce décor est typique d'un grand centre céramique italien, Faenza, dans la deuxième moitié du XVIe. Le fond du pot n'est pas recouvert de glaçure, la terre est légère, le décor enlevé ; la palette de couleurs typique confirme cette attribution. L'étude bibliographique et la consultation du catalogue du musée de cette ville, capitale de la céramique en Italie à la Renaissance montre une chevette présentant le même décor confortant notre analyse (Ravanelli-Guidotti, p. 389) (Fig. 4). La qualité du décor et la taille de cet albarello difficile à réaliser (tant dans la cuisson que pour la précision de la peinture qui ne supporte aucun repentir) impose à ce pot un prix tel que celui-ci (qui était accompagné par d'autres) ne pouvait être l'objet que d'une commande princière ou d'une grande institution.



### Le contexte historique (Fig. 5)

Les années 1550-1570 correspondent au gouvernement de Côme Ier de Médicis, petit-fils de Laurent le magnifique, fils d'Alexandre qui a repris le pouvoir à Florence après 18 années d'exil, en 1512. Côme Ier, dans la tradition familiale, se veut évergète, mettant en œuvre les principes du bon gouvernement en affirmant l'indépendance du duché, son unité, sa prospérité et son lieu de bien-vivre grâce à une conscience de l'importance de la bonne santé. Santé et piété, église et apothicaire, sont garants d'un ordre social, le barbier est lui aussi présent mitoyen de l'apothicaire, participe à l'intégrité physique de la population, mais d'une manière secondaire, car il est au deuxième plan (Alexandre-Bidon p. 48-49, 70, 109). Si Côme Ier réfute les origines familiales médicales (celles-ci n'ont d'ailleurs jamais été prouvées, Guitard, p. 174-176), il préfère une origine noble comme le montrent les fresques de Benozzo Gozzoli dans la chapelle familiale, même si ces origines bourgeoises les placent dans l'élite urbaine, il n'en favorise pas moins l'épanouissement de grandes structures hospitalières ce qu'Alberti constate en décrivant les hospices au luxe incroyable et à la pratique médicale de pointe.



Fig. 4.





La pharmacopée (Fig. 6)

Il s'agit d'un pot à pharmacie qui, comme il est écrit sur un phylactère, contenait du sucre de fleurs de mauve : « sucre » est emprunté à l'italien « zucchero », alors que « suc » vient du latin « succus » ; mauve est écrit en entier et non sous forme abrégée afin d'éviter toute erreur de lecture et de contamination en cas de réemploi différent) préparé comme du sucre rosat. Utilisée comme pain du pauvre et nourriture des hommes proches des dieux, poètes et héros (Brout, p. 97-108), universellement (Baule) et citée dès l'antiquité par Pline, Cicéron ou Horace, cette *malva* est présente dans de nombreuses pharmacopées et dans le *Livre des simples médecines* (Dorveaux, p.115-116). Hildegarde de Bingen (p. 104-105, 142) en décrit deux variétés, une chaude et sèche, l'autre froide, qui ne doit pas être consommée crue mais en application. On utilise la feuille, la racine, la fleur. Ses agents actifs (des mucilages) sont solubles dans l'eau et non dans l'alcool, réputés comme adoucissants, amollissants (Pitton de Tournefort, p. 381-384), apaisants (présents d'une manière traditionnelle dans les espèces pectorales dites 4 fleurs). La

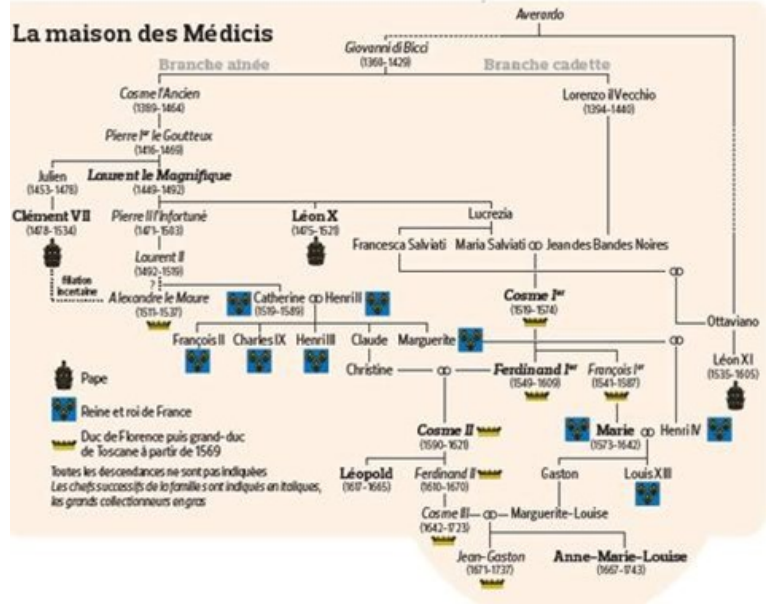


Fig. 5.

mauve et la guimauve, sa cousine, présentent de nombreuses variétés (Buchan, p. 566-567 ) et Tournefort en dénombre plus de 47 différentes, voir Pitton de Tournefort, p. 172-177), décrites et représentées par Mattioli (p. 291-293), qui utilise sa racine pour se brosser les dents, et sont souvent interchangeables car abondantes, fréquentes et facilement cultivées. Cette plante classique, recommandée par l'école de Salerne (Le Long, p. 369-372) en pâte sucrée (Plouvier, p. 199-216) est retrouvée dans toutes les pharmacies méditerranéennes (à Istamboul même selon Bayhan, p. 416) ; on utilisait ses propriétés émollientes pour soulager entre autres (Odon de Meung) les douleurs buccales et les gencives douloureuses surtout chez l'enfant, formule que l'on utilise encore avec la pâte de guimauve d'origine ancestrale, selon Pitton de Tournefort, p. 381-384. Antoine Mizaud décrit la technique d'utilisation (recette vénitienne) et son indication pour adoucir « l'âpreté de la gorge, les écrouelles, la parotide, oreillons et enflures de la gorge, y ajoutant un peu de salive humaine » (p. 238-244). Nicolas Alexandre (Alexandre, p. 432-433) ainsi que Mattioli (1560) l'utilisent pour les « maladies des amygdales et la pourriture de la bouche, dans l'inflamma-

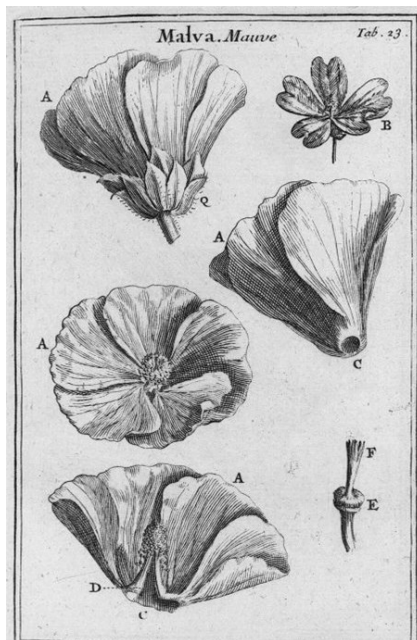


Fig. 6.





Fig. 7.

tion des gencives, l'esquinancie, l'ulcération de la gorge, les élevures ou aphtes de la bouche, et dans toutes les affections du gosier » (Alexandre, p. 432-433) ou le lavage des dents, leur blanchiment, leur raffermissement (Le Camus, p. 196-211). Dans ce cas on utilise la fleur séchée, très facile à se procurer (Adelon Beclard Biett, p. 24) en infusion ou sirop conférant une belle couleur bleue à la préparation associée à la feuille ou à la racine et à d'autres plantes médicinales selon l'indication, sauge, plantain et prêle (Seigneuric et Semur-Seigneuric, p. 191), girofle, cannelle etc. Le sucre n'est pas seulement un conservateur mais possède aussi des propriétés médicinales qui potentialisent le traitement. Avant d'être alimentaire et présentant des vertus médicinales (Plouvier, p. 199-216), il sera de plus en plus utilisé tout au long de l'histoire de la pharmacie (Ouerfelli, p. 503-567), combinant ses propriétés chauffantes et édulcorantes, car selon les principes de médecine de Dioscoride, un traitement doit être goûteux pour être efficace et l'ajout du sucre diminue l'amertume ou l'acidité.

### Conclusion de l'analyse descriptive

De cette première approche, l'expert M. Bealu peut rédiger une notice telle qu'elle sera écrite sur un catalogue de vente, un rapport d'experts, ou un cartel de musée « Imposant albarello en majolique de Faenza à décor polychrome "a quartieri" avec d'un côté dans un large cadre ovale Sainte Apolline et à l'opposé, masque, dauphins et rinceaux feuillagés. Inscription pharmaceutique dans un phylactère sous Sainte Apolline ; zuc°.de flo:malua. Atelier de Virgiliotto Calamelli vers 1550/1570 ».

### Analyse interprétative

Cette deuxième analyse est possible si elle se replace dans la mentalité et les connaissances de l'époque ou rien n'est superflu ni anodin. Car les œuvres ont plusieurs interprétations dont certaines sont masquées par des écrans éducatifs, sociétaux etc. (Arasse, Essais, p. 11-12). Identifiable par le « détail » (Arasse, Flammarion, p. 94-95, 128, 130, 133) reconnu et analysé par les spectateurs de l'époque, entraînés grâce à des exercices spirituels, ce plan interprétatif nous fait croire à une certaine excentricité (voire surréalisme), car il

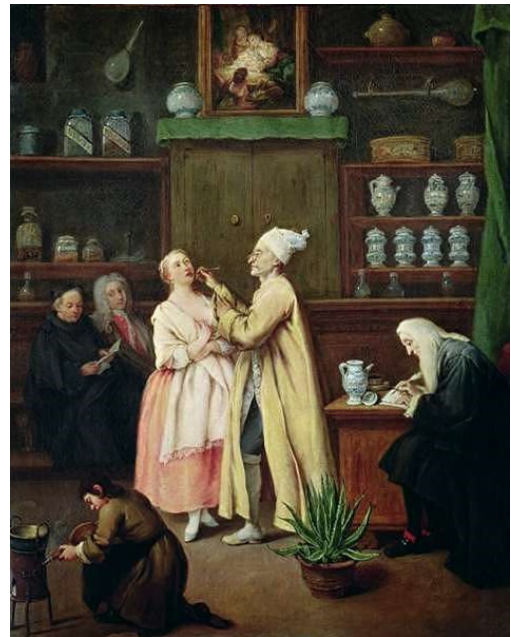


Fig. 8.

est abscons pour nous qui sommes asservis à notre bagage culturel. Le pot ne doit pas être considéré uniquement comme une œuvre d'art mais comme un objet utilitaire, très esthétique certes, mais avant tout pratique, porteur d'un message, celui de la pratique médicale.

### Les détails du décor

Au recto, la représentation de sainte Apolline permet de signaler que le remède est à destination bucco-pharyngée. En plus de donner un moyen mnémotechnique à l'apothicaire ou à son opérateur délivrant la médication afin qu'il puisse repérer facilement parmi tous les pots répartis sur les étagères de l'apothicairerie celui qui concerne les remèdes pour les lésions de la bouche, elle a une fonction de piété. En effet cette image complète l'efficacité du traitement par une dimension extra-médicale, religieuse, liée à l'intercession de cette sainte thaumaturge. Par l'intermédiaire de la prière, sainte Apolline est invoquée pour calmer les douleurs dentaires, conduite de guérisseur, comme on le note dans la région du Bugey, où il existe une forte population d'origine italienne (Julliard, p. 43-61). Elle sera souvent associée à saint François, ce qui sous-entend qu'il a pu exister un vase qui soit son pendant avec ce saint.

Au verso, le décor est conçu comme un appel à l'œil pour obliger l'opérateur à se concentrer sur le motif central. Ce feuillu que l'on a décrit précédemment est singulier, car les botanistes dont Daniel Yves Alexandre, directeur de recherches à l'IRD (Orstom) se fait le porte-parole, y retrouvent la feuille de mauve (surtout de guimauve dans ces parties basses) et le fruit de celle-ci, rond avec de petits picots que l'on peut facilement assimiler à cette tête joufflue. Ce décor de botanique, usuel et simple pour les pharmaciens de l'époque, était reconnu (Mattioli 1610) et identifié de tous, car respectueux de la nature et sa représentation (Arasse, Flammarion, p. 94-95, 128, 130, 133), indiquant aux préparateurs l'ingrédient phare de cette médecine. Cela permet d'éviter lors de la délivrance du remède, le pot étant présenté sur la table avec le recto face aux malades, donc le nom de la préparation invisible pour l'opérateur, de commettre une erreur de médicament par substitution. Sur les côtés ou au niveau des quartiers du décor arrière, la présence de champs libres permet d'envisager la place pour une étiquette de date de péremption, car depuis le XIV<sup>e</sup> siècle, afin d'éviter la fraude, une date de fa-

brication est obligatoire et contrôlée annuellement par un médecin assermenté (Alexandre-Bidon, p. 48-49, 70, 109 ; la durée de conservation est indiquée dans le Platearius ou le *Livre des simples médecines*, comme, par exemple, 3 ans pour le sucre rosat.

**Le phylactère (Fig. 7)**

L'étiquette où est écrit le remède en renforce le caractère sacré par l'utilisation d'un phylactère, qui est utilisé comme les bulles de BD dans les fresques des églises, avec l'exemple de l'église de Cunault. Cette identification aux représentations religieuses visibles par tous, tant dans les décors des églises que dans les gravures diffusées pour la propagande contre-réformiste, conforte le pouvoir divin de la médication, et les connaissances du praticien dont la parole et le traitement sont incontestables, tout comme la parole divine (Alexandre-Bidon p. 48-49, 70, 109).

## La typographie

Celle qui est utilisée sur ce pot est gothique, typographie plus difficile à lire. La connaissance des critères d'abréviation (très réglementés dans cette typographie) justifie la présence d'un scribe dans l'atelier du potier (Alexandre-Bidon p. 48-49, 70, 109). Cela en augmente le coût de production et de fabrication, mais évite les erreurs de transcription du nom du remède, assurant ainsi un contrôle de qualité avant cuisson, car, comme il s'agit de faïence de grands feux, aucune retouche n'est possible. Ce système assure ainsi la sécurité du nom pharmaceutique de la préparation. La présence d'un scribe extérieur à l'atelier se remarque aussi à la palette de couleurs utilisée par celui-ci, différente de celle du décor, permettant une lisibilité accrue. L'importance du phylactère trop grand pour le nom de cette préparation, montre bien qu'il s'agit d'une série où existaient d'autres remèdes au nom plus long ou plus complexe. Enfin cette typographie désuète à une période historique où l'italique et la cursive sont utilisées par tous les écrivains et les courtisans (tel Balthazar Castiglione), confère au traitement un caractère ancestral, reconnu dans le temps, admis par tous et rejeté par personne. La difficulté de lecture permet de singulariser l'apothicaire, lui seul capable de lire comme une recette magique ce texte, lui conférant ainsi un statut autonome et supérieur par rapport aux malades et aux prescripteurs.

## La langue

Le texte est rédigé en latin, langue d'érudit, renforçant le côté savant du pharmacien qui ainsi veut se différencier d'un vendeur d'épices et du statut de boutiquier. Les liens entre le latin et la langue italienne font que le préparateur, même s'il a une connaissance modérée (objet de moquerie habituel chez Molière) de cette langue, a peu de risque de faire une erreur de compréhension. La langue des barbiers chirurgiens étant le vernaculaire, l'apothicaire se distingue de ce dernier par la connaissance et le savoir tiré de l'antique et de leur maître Galien, et en tire une autorité supérieure (Alexandre-Bidon p. 48-49, 70, 109).

## Conclusion de la lecture analytique (Fig. 8)

Cette analyse seule montre combien cette céramique est parlante dans la prescription médicale. Mais où se place le chirurgien barbier dans cette présentation ? Il n'existe pas. Si la médecine s'est individualisée de la pharmacie au XIIe siècle, et si depuis il existe une lutte entre médecin et pharmacien pour la suprématie et la prééminence d'une profession par rapport à l'autre, le barbier chirurgien est déconsidéré par ces deux acteurs de la santé. La lecture d'Ambroise Paré montre combien le chirurgien est prescripteur de topiques, mais les remèdes à ingérer sont du domaine de l'apothicaire

qui peut être aussi prescripteur comme le montre le tableau de Pietro Longhi. Dans ce cas la consultation pour une lésion buccale est faite par un apothicaire identifiable par le mur de l'apothicaire situé au deuxième plan du tableau. Nous voici donc rejetés par cet albarello au-delà du monde médical dans son côté prescriptif. Ignoré par les pharmaciens, décrit par les médecins, le chirurgien barbier, puis le chirurgien-dentiste, a dû mener bien des combats pour arriver là où nous en sommes aujourd'hui.

## Bibliographie

- ADELON BECLARD BIETT, *Dictionnaire de médecine*, Paris, Béchet jeune, 1821-1828, Vol. 14.
- ALEXANDRE Nicolas, *Dictionnaire botanique et pharmaceutique*, Paris, F. Ancelle, 1829.
- ALEXANDRE-BIDON Danielle, *Dans l'atelier de l'apothicaire*, Paris, Picard, 2013.
- ARASSE Daniel, *Le détail*, Paris, Flammarion, 2008.
- ARASSE Daniel, *On y voit rien*, Folio essais, Paris, Denoel, 2000.
- BEAUDE Jean-Pierre : *Dictionnaire de médecine usuelle*, Paris, Didier, 1860.
- BAYHAN Cubukçuk, « Les pharmacies des hôpitaux d'Istanbul à l'époque ottomane », dans *Revue d'histoire de la pharmacie*, 84e année, n° 312, 1996, actes du XXXIe congrès, p. 206-208.
- BEALU Christian, *Faïences et porcelaines anciennes*. Disponible chez l'expert, 3, rue du Bac 75007 Paris 2010.
- BROUT Nicolette, « La mauve ou l'asphodèle ou comment manger pour s'élever au-dessus de la condition humaine », in *Dialogues d'histoire ancienne*, Vol. 29, n° 2, 2003, p. 97-108
- BUCHAN Guillaume, *Médecine domestique ou traité complet des moyens de se conserver n santé*, Paris, Moutardier, an X (1802), Vol. 5.
- CHAMBONNET François, *Faïences pharmaceutiques de la région lyonnaise*, Le Puy, Presses de l'imprimerie « le centre », 1978.
- DORVEAUX Pierre, *Les pots de pharmacie : leur histoire, suivi d'un dictionnaire de leur inscription*, Toulouse, Guitard, 1923.
- DORVEAUX Paul, *Le livre des simples médecines : traduction française du liber de simplici medicina dictus Circa instans de Platearius: tirée d'un manuscrit du XIIIe siècle*, Paris, société française d'histoire de la médecine, 1, 1er vol (XXIV- 255p ).
- GUIARD Eugène-Humbert, « Question XCIII. Les Médecins ont-ils pour ancêtres des apothicaires ? », *Revue d'histoire de la pharmacie*, 1963, n° 178, p. 174-176.
- HILDEGARDE de Bingen, *Le livre des subtilités des créatures divines (physique)* traduit par Claude Mettra, édition Jérôme Million, Paris 1996.
- JULLIARD André, « Le don de guérisseur. Une position religieuse obligée », *Archives des sciences sociales des religions*, 1982, n° 54/1, p. 43-61.
- LE CAMUS Antoine, *Abdeker ou l'art de conserver la beauté*, Bordeaux, L. Friedel et B. Gasc, 1819, p. 93-115
- LE LONG Michel, *Régime de l'école de Salerne*, Paris, N. et I. de la Coste, 1649. MATTIOLI Pierre André, *Commentaires de M. Pierre André Mathiote médecin sennois sur les six livres de Ped. Dioscoride Anazarbeen de la matiere medicinale*, Lyon, Pierre Rigaud, 1610.
- MATTIOLI Pierre André, *Commentaires ...* Lyon, a l'escu de Milan, 1560.
- MIZAULD Antoine, *Jardinage d'Antoine Mizauld ... contenant la manière d'embellir les jardins ...*, Genève, Jean Lertout, 1578.
- ODON de MEUNG, « *Macer floridus* des vertus des plantes », traduit par Louis Baudet, *Palio*, Histoire des sciences, sept. 2011, reprise de Paris : C.L.F. Panckoucke, 1843.
- QUERFELLI Mohamed, *Le sucre*, Brill, Leiden-Boston, 2008.
- PASTOUREAU Michel, *Vert : Histoire d'une couleur*, Paris, Seuil, 2013.
- PITTON DE TOURNEFORT, *Elemens de botanique, ou methode pour connoitre les plantes*, Lyon, Pierre Bernuset, 1797, Vol. 1.
- PITTON de TOURNEFORT, *Traité de la matière médicale*, Paris, L. d'Houry, 1717.
- PLOUVIER Liliane, « L'introduction du sucre en pharmacie », *Revue d'histoire de la pharmacie*, 1999, n° 322, p. 199-216.
- RAVANELLI GUIDOTTI Carmen, *Thesaurus di opere della tradizione de Faenza*, Faenza, Agenzia Polo Ceramico, n° 99, 1998.
- RENIER L., « La légende de Sainte Apolline », *Revue d'histoire de l'art dentaire*, décembre 1963, n° 3, p. 12-13
- SEIGNEURIC Jean-Baptiste et SEMUR-SEIGNEURIC Florence, *Rages de dents, dictionnaire des remèdes et superstitions*, s.l., L'apart édition, 2012.